

Études littéraires africaines

CHAULET-ACHOUR (Christiane), dir., *Esclavage et littérature : représentations francophones*. Paris : Classiques Garnier, coll. Rencontres, n°133, 2016, 267 p. – ISBN 978-2-8124-3800-4



Rocío Munguía Aguilar

Number 43, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040934ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040934ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Munguía Aguilar, R. (2017). Review of [CHAULET-ACHOUR (Christiane), dir., *Esclavage et littérature : représentations francophones*. Paris : Classiques Garnier, coll. Rencontres, n°133, 2016, 267 p. – ISBN 978-2-8124-3800-4]. *Études littéraires africaines*, (43), 178–180. <https://doi.org/10.7202/1040934ar>

oder Gerechtigkeit für Serbien (2003). Dans ces deux textes, la confrontation à l'inacceptable prend la forme de la « dénonciation notifiante » qui voit le dénonciateur céder le pas au « témoin », voire remettre en question la possibilité de blâmer. Il s'agit cette fois-ci d'embarquer, non seulement le lecteur, mais aussi l'Autre dans l'œuvre. La place que Peter Handke fait à la voix des Serbes marginalisés contre la rhétorique épideictique des médias « occidentaux » et l'émergence de voix étrangères viennent saper, chez Le Clézio, l'assurance qu'une longue histoire d'impérialisme donne au sujet occidental en mal d'engagement.

Le grand intérêt du dispositif typologique proposé par C. Chaudet est de mettre en variation l'engagement dans des mouvements de texte. L'engagement n'est ni extérieur ni intérieur au texte : il se déploie à la face du monde comme l'effet d'un mouvement de l'œuvre. La littérature est le lieu propre de ces stratégies.

■ Xavier GARNIER

CHAULET-ACHOUR (CHRISTIANE), DIR., *ESCLAVAGE ET LITTÉRATURE : REPRÉSENTATIONS FRANCOPHONES*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. RENCONTRES, N°133, 2016, 267 p. – ISBN 978-2-8124-3800-4.

Dans cet ouvrage, Christiane Chaulet-Achour réunit quinze contributions qui mettent en perspective différentes représentations de l'esclavage proposées par des écrivains d'expression française. Divisé en deux grandes parties (« Visages divers des esclavages du XI^e au XX^e siècle » et « Traite et esclavages transatlantiques »), ce volume s'attache à rendre audibles des voix longuement étouffées, et à donner ainsi « chair et mémoire à l'Histoire » (p. 8).

Les trois premiers articles portent sur l'esclavage dans le monde arabo-musulman. Tandis que Cyrille François montre dans quelle mesure *Les Mille et une nuits* participèrent à la mise en place d'un fantasme orientaliste fondé sur un esclavage exclusivement domestique, moins brutal que celui des Amériques, et sur l'exaltation de la beauté féminine, Élodie Gaden expose la manière dont l'œuvre de Jehan d'Ivray contribua à la déconstruction de certains de ces mythes. Les récits autobiographiques de cette Française exilée en Égypte à la fin du XIX^e siècle témoignent en effet des difficultés matérielles, des violences, des sévices sexuels et des traumatismes liés à la condition servile, mais rarement associés aux représentations de l'esclavage en Orient. Par ailleurs, le travail de réécriture de la plus grande révolte d'esclaves du monde musulman, entrepris

par Jamel-Eddine Bencheikh dans *Rose noire sans parfum* (1998), permet de revisiter les faits avec lyrisme et, par le biais de références à d'autres barbaries contemporaines, déjoue « l'accusation essentialiste de la barbarie innée des Noirs » (p. 51).

Étendant la réflexion à d'autres latitudes, l'analyse de *Dans la griffe des jauniers* (1931) d'Yvonne Schultz, seul roman en langue française traitant avec réalisme de l'esclavage indochinois, permet à Julie Assier de revenir sur ce phénomène absent de l'imaginaire collectif francophone. Cécile Jest, quant à elle, étudie *Les Rochers de Poudre d'Or* (2003) de Nathacha Appanah, un roman retraçant le voyage des engagés indiens vers l'île Maurice. Outre la déconstruction du mythe du travailleur indien dévoué et courageux, gardien des traditions, C. Jest relève la tension entre Indo-mauriciens et Créoles, groupes qui sont, depuis quelques années, engagés dans une concurrence mémorielle. Cette tentative de « rééquilibrer les mémoires de deux communautés exploitées » (p. 91) est également celle de Michelle Mailet dans *L'Étoile noire* (1990), récit d'une Antillaise déportée avec ses patrons juifs. Émilie Patrie y examine la mise en perspective de deux blessures historiques : l'esclavage atlantique et la Shoah.

La deuxième partie s'ouvre avec deux articles consacrés à des écrivaines issues d'aires géographiques différentes, mais partageant la volonté d'éveiller la curiosité historique des lecteurs. Alors que le texte de Maryse Condé, *Chiens fous dans la brousse* (2006), s'adresse à un jeune public encore peu informé de l'entreprise esclavagiste, celui de Léonora Miano, *La Saison de l'ombre* (2013), revient sur l'esclavage intra-continentale en Afrique à travers l'expérience de deux clans, invitant son lecteur à « s'approprier une culture inconnue » (p. 138). Trois textes fondamentaux de la littérature caribéenne sont ensuite présentés : *Le Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, *Le Quatrième siècle* d'Édouard Glissant et *L'Isolé soleil* de Daniel Maximin. La réflexion sur le déterminisme du passé, l'appel à la révolte ainsi que l'importance de la transmission sont des points communs à ces œuvres incontournables. À travers l'étude de *Moi, Tituba Sorcière* (1986) de Maryse Condé et de *Rosalie l'Infâme* (2003) d'Évelyne Trouillot, Marie Frémin souligne les spécificités féminines de l'esclavage (maternité, violences sexuelles, infanticide...) ainsi que la multiplicité des résistances quotidiennes des esclaves, souvent passées sous silence. Deux contributions sont enfin consacrées à *Chronique des sept misères* (1986) et à *L'Empreinte à Crusodé* (2012) de Patrick Chamoiseau, deux romans marqués par la mémoire de l'esclavage, prégnante dans les sociétés antillaises.

Ce riche travail collectif ouvre ainsi des pistes comparatives et nous rappelle l'intérêt de continuer à creuser les différentes « faces » et « voix » de l'esclavage. Nous saluons tout particulièrement l'importante contribution de jeunes chercheurs/euses, qui s'engagent, avec un regard neuf, dans cet acte de mémoire et de transmission.

■ Rocío MUNGUÍA AGUILAR

CHITOUR (MARIE-FRANÇOISE), *HISTOIRE ET ÉLABORATION IMAGINAIRE DANS LES ROMANS DE WILLIAMS SASSINE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CLASSIQUES FRANCOPHONES, 2016, 158 P. – ISBN 978-2-3430-9727-5.

Cet ouvrage, composé de huit chapitres, est consacré à l'étude de l'œuvre de Williams Sassine : ses cinq romans *Saint Monsieur Baly* (1973), *Wirriyamu* (1976), *Le Jeune homme de sable* (1979), *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui* (1985) et *Mémoire d'une peau* (1998, posthume) – ainsi que son recueil de contes pour enfants et adolescents, *L'Alphabète* (1982).

Dans l'introduction, outre une présentation du recueil et surtout un résumé succinct des quatre premiers romans de l'auteur, qui constituent le cœur de son étude, Marie-Françoise Chitour annonce sa démarche méthodologique. Si l'analyse textuelle est privilégiée, l'analyse socio-historique est aussi parfois utilisée. Les œuvres étudiées s'inscrivent dans la tradition des romans de contestation et de dénonciation des « Indépendances » « truquées » (p. 7) et confisquées.

Choisissant de ne pas aborder la thématique de la colonisation – qui n'est pas pourtant absente, par exemple, dans *Saint Monsieur Baily* ou dans *Wirriyamu* – et de ne pas s'attarder sur le déroulement chronologique du récit, l'étude met au contraire l'accent sur le « renouvellement des techniques narratives romanesques » (p. 14) à même de dénoncer les dérives dictatoriales des « guides providentiels » africains qui prennent leur peuple en otage. L'esthétique de la « pourriture » (p. 91), l'imaginaire, la polysémie, la satire, la fable, le grotesque, la dérision, le burlesque, le mythe et l'ambivalence des métaphores (le sable, par exemple, dans *Le Jeune homme de sable*) sont autant d'éléments convoqués pour rendre compte de cet univers « cruel et inhumain » (p. 139), dominé par le pessimisme et le désenchantement (p. 115). C'est à travers « le rire décapant » (p. 117) et grinçant dans *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui* (1985) ou par le biais d'un « humour désespéré et corrosif » (p. 129) dans *Mémoire d'une peau* (1998) que Williams Sassine dénonce la cupidité